

que les secondes, même lorsque le travail est abondant. Mais si la main-d'œuvre est rare, l'intérêt du cultivateur exige qu'il restreigne encore l'étendue de ses grains et augmente celle de ses prairies et de ses pâturages.

Ce n'est pas en faisant les travaux à la hâte que l'on réussit le mieux; une terre mal labourée, ameublie d'une manière incomplète, mal hersée, ne donnera que de faibles produits; la semence, tombant sur un sol à peine remué, ne se trouvera pas dans une position favorable pour végéter: une partie périra avant de germer et l'autre aura une croissance si difficile que c'est à peine si l'en pourra obtenir huit pour un. Ce n'est pas là ce que l'on pourrait appeler un rendement élevé, puisque c'est à peine la moitié du produit ordinaire d'un arpent. Alors pour avoir la quantité de grains nécessaire aux besoins de la ferme, il faudra labourer et semer le double, par conséquent faire le double de dépenses, et en fin de compte, on n'économise aucunement sur les frais de production.

Faisons autrement, puisque la main-d'œuvre est rare, épargnons-la, diminuons la superficie des terres ordinairement labourées, et augmentons celle des fourrages. Cultivons moins de grain et cultivons-le mieux. Sachons augmenter la force de production du sol, au moyen d'un bon système de culture et des engrais, et nous doublerons le rendement des céréales; par là nous pourrions restreindre l'étendue qui leur est affectée et accroître celle des fourrages. C'est la manière la plus sûre de tirer un parti avantageux de la terre, d'obtenir des récoltes suffisantes sans avoir trop à souffrir de la rareté de la main-d'œuvre.

Ainsi, à toutes les raisons qui peuvent nous engager à produire beaucoup de fourrages, il faut ajouter celle de la rareté toujours croissante du travail, due à l'émigration incessante de nos compatriotes, et, du train que vont les choses, personne ne contestera aujourd'hui la valeur de cette raison.

Un savant agronome, M. de Gasparin, dont la science a fait faire des progrès immenses à l'agriculture française disait: "Beaucoup d'agriculteurs se sont ruinés pour avoir eu trop de terres; on n'en cite pas un seul qui ait fait de mauvaises affaires pour avoir eu trop de prés."

M. de Gasparin vivait dans un pays dont la population nombreuse et active rendait possible et facile la culture des céréales sur une grande échelle; cependant il n'hésitait pas à reconnaître l'utilité des prairies pour assurer le succès d'une exploitation agricole. Nous sommes, nous Canadiens, dans une situation moins avantageuse que le cultivateur français sous le rapport de la main-d'œuvre; par conséquent, plus que lui, nous avons besoin de prairies et plus que lui nous devons diminuer l'étendue des terres labourées.

De plus, il est reconnu généralement que les climats froids sont plus favorables à la production fourragère qu'à celle des céréales. Les plantes fourragères ordinairement employées dans la formation des prairies et des pâturages parcourent rapidement les différentes phases de leur végétation et atteignent bientôt le moment où elles pourraient être récoltées avec le plus d'avantage. Les grains, au contraire, ne peuvent être semés, sous notre climat, que fort tard au printemps; il faut attendre que la terre soit préparée pour les recevoir, ce qui ne peut avoir lieu avant la fin d'avril ou le commencement de mai dans les années ordinaires. Ces semences tardives ne permettent pas aux plantes de prendre un grand développement et leurs produits subissent des variations considérables.

En outre, les climats froids sont toujours plus humides que les climats chauds; cette plus grande humidité est

même la conséquence rigoureuse des basses températures qui règnent dans les contrées froides. Or, l'humidité favorise à un degré élevé le développement des feuilles et des tiges, mais s'oppose à une production abondante des grains. À ce point de vue, la nature nous montre la meilleure ligne de conduite à adopter. Puisque le climat favorise la croissance des feuilles ou des tiges, cultivons les plantes dont le produit consiste en feuilles et en tiges, par exemple tous les fourrages, et restreignons celles que le climat favorise le moins.

Maintenant, il ne suffit pas de produire beaucoup de fourrages; ce n'est là qu'une partie d'un bon système de culture. Le système ne sera complet que si tous les fourrages produits servent à engraisser ou à entretenir un nombreux bétail. Aucune partie de ces fourrages ne devrait être vendue.

La culture des plantes fourragères ménagent le sol, ne l'épuise pas ou du moins ne l'épuise que très-peu. Mais dans une bonne exploitation, il ne suffit pas de ménager le sol, il faut l'enrichir, augmenter sa force de production, et cela ne s'obtient qu'au moyen des engrais. Les fourrages nourrissent les animaux et ceux-ci produisent le fumier nécessaire.

Cette nécessité de la transformation des fourrages en engrais par le moyen des animaux de boucherie, des vaches laitières, etc., n'est pas assez généralement comprise. Le cultivateur croit faire une bonne spéculation en diminuant son bétail, ou en ne l'augmentant pas, et en vendant tous les fourrages disponibles. Il se trompe grandement, et cette erreur est la cause première de l'affaiblissement graduel de la fertilité du sol et de la diminution des récoltes. Il n'a probablement pas calculé avant de prendre une semblable décision, ou s'il a calculé, les bases de ses calculs étaient bien mauvaises.

C'est une opération ruineuse que de vendre ses fourrages. On dit cependant que le marché paie les foin plus cher que ne peuvent le faire les bestiaux. Voilà l'erreur principale qui jette le désordre dans les idées économiques des agriculteurs. En général, il est faux que l'acheteur paie les fourrages de toute espèce plus cher que la plupart des animaux de la ferme. Ces animaux donnent de la viande, de la laine ou du lait, dont la vente est ordinairement facile; mais, en outre de ces denrées, ils nous donnent un autre produit d'une extrême importance et que nous aurions grandement tort de négliger. Tous les animaux produisent du fumier, et il faudrait en tenir compte dans les calculs.

Ce n'est pas cependant ce qui a lieu dans la plupart des exploitations, tantôt on néglige complètement le fumier, tantôt on ne lui attribue qu'une valeur très-faible. On reconnaît parfaitement que le fumier est d'une nécessité absolue dans l'entretien de la fertilité des terres; mais on n'a pas encore songé à lui reconnaître sa valeur réelle. Pour établir une base exacte dans les calculs à faire ici, il faudrait d'abord diminuer le prix de vente des fourrages quand ils doivent servir à la nourriture des animaux; car ici on n'a aucun frais de pressage, de chargement ni de transport, puisque la marchandise est déjà sur place. Puis, il faudrait compter le fumier à sa valeur réelle. Dans nos localités on compte le fumier à douze sous la charge d'un tombereau. Si à ce prix on pouvait se procurer tout l'engrais nécessaire à la culture, il faudrait bien accepter ce prix comme valeur du fumier produit par les animaux de la ferme; mais il n'existe pas de localités où l'on puisse avoir cet avantage. Le fumier à vendre est toujours en faible proportion; de sorte que l'agriculteur est forcé de garder autant de bétail que sa terre